

# HECTOR BEZANÇON

Notice lue par ETIENNE CARPENTIER

---

Il est des jardins dont le passant, s'il n'est admis en deçà de leur clôture, ignorera toujours la richesse, pour ce qu'ils dissimulent rigoureusement derrière l'égalité sans brèche d'une haie, leurs trésors délicats et la perfection de leur ordonnance.

A l'exemple de ces parcs jaloux, certaines âmes sont telles qu'il est nécessaire de pousser la barrière de leur jardin secret pour y découvrir la merveille de tant de fleurs brillantes, dont la modestie voile l'éclat. Mais la barrière ne cède pas devant quiconque, et il faut justifier de ses titres à en mériter la clef.

On ne pouvait se flatter de bien connaître Hector Bezançon que devenu maître de son amitié. Il était garanti contre ces abandons brusqués, qui sont le péril des tendres, par une extrême réserve, peut-être plus exactement par une timidité extrême, timidité inavouée, timidité toujours en lutte contre soi-même et victorieuse dans cette lutte au point de tromper un observateur peu averti, mais timidité réelle, et parfois, sans doute, douloureuse.

Bezançon ne se livrait qu'après épreuve, lorsque sa sensibilité s'était assurée contre l'éventualité de ces heurts même légers, qui, dans un cœur comme le sien, retentissent avec le bruit lourd de chocs.

Mais, dès que certain de la loyauté de l'échange, il se livrait complètement, fougueusement, découvrant un homme nouveau derrière celui qu'on croyait connaître.

Ceux qui n'ont point pénétré dans son intimité ont gardé de lui le souvenir d'un confrère aimable et sûr, d'un avocat diligent et utile, d'un homme courtois.

Ses amis, seuls, ont mesuré l'étendue de sa culture et le libéralisme d'esprit de cet homme, aussi attaché à ses convictions que respectueux de celles des autres, encore qu'il les combattît ardemment, mais toujours dans la dignité.

Ses amis surtout ont pu, seuls, apprécier la générosité de son cœur fidèle et affectueux, la spontanéité de ses élans, la bienveillance de ses jugements, qui n'allait pas sans un certain sens de l'ironie, mais de cette ironie spirituelle et légère, qui effleure sans égratigner.

Issu d'une famille qui avait dans l'Yonne de très fortes et très anciennes racines, Hector Bezançon naquit le 18 septembre 1879 à Villeneuve-sur-Yonne, où son père était notaire. Il fit ses études au lycée de Sens, puis s'inscrivit à la Faculté de droit de Paris, où il obtenait le diplôme de docteur avec la mention « bien ». En même temps que les cours de la Faculté, il avait suivi les cours de l'Ecole libre des Sciences politiques (section diplomatique). Mais ces études supplémentaires étaient un luxe que s'offrait un esprit curieux d'apprendre, car Bezançon se destinait à une carrière judiciaire.

Il pensa d'abord d'être avoué et entra, en 1903, à l'étude de M<sup>e</sup> *Dulud*, où il gravit tous les échelons de la cléricature pour occuper enfin l'emploi de maître clerk.

Cependant, il s'était inscrit au barreau, et c'est en définitive le barreau qui le retint.

Il embrassa notre profession avec une ferveur passionnée, apportant dans son exercice des connaissances juridiques approfondies et une science complète de la procédure, et il trouva au Palais les patrons que méritaient ses qualités.

Secrétaire de Viviani, il quitta son cabinet lorsque Viviani fut appelé au ministère et il entra chez M<sup>e</sup> Eugène Crémieux.

Était-il meilleur maître pour la formation définitive d'un avocat qui voulait être avocat d'affaires ?

Il n'est pas, en tout cas, de plus complète ni de plus respectueuse affection que celle qui lia à son patron un secrétaire dévoué et consciencieux, heureux de pouvoir répondre à d'excellents témoignages par des sentiments de même qualité.

Tous les jours, Bezançon était au Palais. Nous avons conservé l'image de ce grand garçon d'un blond ardent, coiffé d'une toque curieusement « bahutée » qu'il portait en bataille, traversant les galeries, dans une course continuelle, suivi par le vol de son épitoge, fonçant, lourdement chargé de dossiers, dans les salles d'audience où il attendait son tour de plaider en mordant nerveusement ses ongles, ou en écoutant un des derniers potins avec cette gaieté juvénile qui sied si bien aux studieux.

Quand il était sorti du Palais, ce lui était une joie de faire le chemin de son domicile avec un ami pour parler du Palais, encore du Palais, toujours du Palais. Il savait tout ce qui s'y disait, tout ce qui s'y passait, heureux d'en faire part à qui l'ignorait, et cela de la façon la plus agréable du monde, sans que personne jamais s'en pût trouver désobligé.

C'est du Palais encore qu'il aimait de parler lorsque notre cercle se réunissait autour de la table de l'un ou de l'autre et, malgré que Bezançon fût averti de toutes choses et habile à en dissenter, il n'était qu'un moyen d'orienter différemment la conversation, c'était de l'amener sur le terrain politique.

Car, s'il aimait le Palais au point de paraître ne respirer à son aise que dans ses salles et galeries, s'il l'aimait, au point sans doute d'en peupler ses rêves, le Palais cependant ne l'a pas tenu tout entier qui l'a laissé prendre un peu par la politique.

Élu conseiller général du canton de Chablis, à la presque unanimité des suffrages, en 1909, Hector Bezançon avait été réélu en 1910. Il apporta dans ses fonctions électorales les mêmes qualités de jugement et de pondération qui le caractérisaient dans la vie professionnelle. Ses interventions le firent remarquer et le désignaient comme candidat au siège qu'avait occupé à la Chambre Jules Rathier, dont il avait épousé la petite-fille, Mlle Auffray, fille de notre ancien confrère François Auffray.

La guerre survint.

Besançon, réformé du temps de paix, à cause de sa vue, était marqué pour échapper au creuset sanglant.

Son infirmité, perceptible et connue de tous, l'assurait contre tout grief d'embuscage ; il pouvait, s'il n'avait été lui-même, vivre la guerre comme tant d'autres qui n'avaient pas son excuse.

Mais la sinistre aventure de 1914-1918, abstraction faite de tous jugements en lesquels se sont usées les plumes et essoufflées les gloses, fut avant tout, et reste pour nous, l'aune-étalon à quoi se mesurèrent les virilités civiques.

Hector Bezançon, qui n'affichait pas précisément avant la guerre des opinions ultranationalistes, désespéré de voir partir les autres, ne s'épuisa pas en ces lamentations stériles dont nous eûmes trop d'exemples. Il ne fit pas annoncer à ses électeurs par la grande presse qu'il allait, en héros, accomplir ce que tant de millions d'hommes

accomplissaient avec moins de fracas. Quelques-uns procédèrent ainsi qui s'en tinrent là, épuisés par cet effort de publicité liminaire.

Besançon ne parla pas, n'écrivit que fort peu et à des amis, mais multiplia les démarches pour être pris dans le service armé. Sans succès, il tenta entre août et décembre 1914 plusieurs engagements volontaires ; les conseils de revision, impitoyables, le rejetèrent.

Son sentiment du devoir l'oppressait. Auprès d'une mère tendrement chérie, pour laquelle il nourrissait un véritable culte, reconnaissant de toute une vie qui lui avait été consacrée exclusivement et jalousement après un veuvage prématuré, il se plaignait d'une fatalité dont cette pauvre femme s'accommodait sans aucun doute. A des proches il écrivait, frémissant d'être soustrait, malgré lui, à la double obligation impérieuse, celle commune à tous les Français et celle particulière aux élus : « Dans cette guerre atroce de la liberté et de la civilisation contre l'hégémonie de la barbare et militariste Germanie, nous autres, les élus du suffrage universel, devons prêcher d'exemple. »

Approuvé et encouragé par une épouse, parfait modèle de nos femmes de France, aussi compréhensives de tous les devoirs qu'ignorantes des égoïsmes, Hector Besançon continuait inlassablement ses démarches.

Enfin, en décembre 1914, il fut pris. Sa joie était parfaite, elle fut à son comble lorsqu'en mars 1915, il se trouva désigné pour le premier bataillon de chasseurs.

Courte joie ! A peine arrivé à son corps, un nouvel examen médical le menaça de réforme et son insistance opiniâtre n'aboutit qu'à son maintien dans les services auxiliaires.

Versé au 89<sup>e</sup> régiment territorial, à Sens, il écrivait : « Si je ne puis donner ma vie pour mon pays, je veux au moins lui offrir ma santé. »

Un poste s'offrait avec la constitution d'un nouveau conseil de guerre aux Dardanelles, il partit pour Moudros.

Le sacrifice d'Hector Besançon a été complet.

Il offrait sa santé au pays, croyant n'avoir mieux à offrir, et le service du pays a pris sa vie.

Quelques mois après qu'héroïquement et splendidement était tombé en Argonne son beau-frère, le sous-lieutenant Jacques Auffray, que beaucoup d'entre nous ont connu clerc d'avoué, Hector Besançon, soldat greffier au conseil de guerre des Dardanelles, mourait à Moudros, victime du climat, victime du devoir dont il avait la plus haute conception et qu'il avait voulu remplir dans l'intégralité de ses forces physiques, pour la France, donnant l'exemple qu'il avait souhaité de donner.